

SYLVIE REEVES

QUAND S'ÉLÈVE UNE  
ÂME LIBRE

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-327-0

Dépôt légal : septembre 2022





## PROLOGUE

Cher lecteur, chère lectrice,

Je vous invite à un voyage effréné, sous forme d'un abécédaire impressionniste, en compagnie de mes amours, mes amis et mes emmerdes, comme l'a si bien chanté Charles Aznavour.

J'avais envie de deux choses en écrivant ce livre : vous faire goûter au bonheur « uni-vers-celles » et ceux qui le symbolisent pour moi et vous proposer le voyage entre ombre et lumière qui m'a amenée à ma renaissance symbolique. J'ai puisé dans toute la beauté du monde qui m'a tant inspirée pour vous faire voyager à travers les continents et les époques.

Au fil de 26 chapitres allumés un à un.

Où l'on traversera le jardin des plaisirs lumineux naissant de celui des peines obscures.

Où l'on entendra résonner les rires pansant les pleurs de tout un chacun.

Où l'on croisera des choses sublimes et des personnes triomphant du mal intentionné.

Où l'on goûtera à la joie de la chaleur humaine dans le partage.

Un cheminement vivant, ponctué par les traînées lumineuses laissées par les humains tels des lucioles pour vous aider à semer vos propres ingrédients du bonheur et à les cultiver pour le reste de vos jours.

En vous nourrissant ainsi, mon vœu le plus cher est que vous ayez envie de partager votre bonheur « uni-vers » toute la beauté du monde.

## A comme Annabelle, amies, amour inconditionnel

Annabelle, mon ange, ma princesse, ma chérie.

Le 11 mai 1993 à 18 heures 27.

Les résultats de l'échographie sont tombés : je suis bien enceinte et l'écho des battements cardiaques de mon futur bébé, fille ou garçon, résonne au-delà de la pièce froide et aseptisée dans laquelle je me trouve. Ses pulsations me traversent le corps et le cœur. Je plonge avec délice dans les sensations de l'amour inconditionnel qui m'habite déjà pour ce petit bout de grand homme ou de grande femme à venir.

Le 23 mai 1993.

Jour de la deuxième échographie, c'est mon cœur qui fait un bond à l'annonce de deux cavités aperçues. Je devrais dire plutôt qu'il s'emballer comme un cheval fougueux à la pensée que ces deux embryons n'auront plus rien à voir avec le mot *petit* dans neuf mois. Même en imaginant la mine réjouie de deux nouveau-nés, je ne peux pas m'empêcher de penser au côté périlleux de la livraison de deux paquets pesant environ trois kilos chacun !

Le 9 septembre 1993.

La délivrance arrivera avec la troisième échographie et je saurai que le congé parental d'un an demandé auprès de mon patron ne signifiera pas que je doive partager mon énergie entre deux créatures adorables certes, mais voraces. Même si j'aurais adoré que la famille s'agrandisse deux fois plus vite que prévu, je suis soulagée d'apprendre qu'il n'y aura qu'un bébé à mettre au monde finalement.

Jusqu'à la naissance, le 10 janvier 1994, le reste de ma grossesse se passe beaucoup plus sereinement que pour celle de mon fils Samuel né quatre ans auparavant. Physiquement, je deviens aussi encombrante que les treize kilos que j'avais accumulés la première fois. Psychologiquement, je ne suis pas du tout dans le même état d'esprit. Cette fois-ci, cette grossesse, c'est du gâteau. La première fois, c'était une déferlante de mauvaises nouvelles les deux derniers mois avant l'accouchement. Arrivée dans le cabinet du gynécologue pour une auscultation de routine, j'en étais repartie complètement désarçonnée. Parcourant mes derniers examens, le docteur m'avait annoncé d'un air agacé que j'avais une

toxémie gravidique avec un taux élevé d'albumine dans les urines, un placenta en décomposition ne nourrissant plus le bébé et que je devais faire des examens complémentaires au plus vite.

— Quelle incidence cela peut avoir sur le bébé ? avais-je naïvement demandé.

— Cela peut entraîner la mort du nourrisson ! m'avait-il répondu sans aucun détour.

Je pense qu'il avait oublié depuis longtemps que les futures mères qu'il accueillait dans son cabinet étaient baignées par un amour absolu pour leur progéniture. En qualité de spécialiste, il n'avait aucun droit de décréter des arrêts de mort d'un revers de manche. Je ne lui pardonnerais jamais vraiment, même si la gynécologue qui me suivrait après mes grossesses ne se trouverait être autre que sa femme, avec une grande sensibilité heureusement !

Non, cette fois, tout s'est bien passé, même le choix du prénom semblait nous être facilité. Mon mari et moi avons fait une liste de cinq prénoms chacun, cinq pour une fille, cinq pour un garçon, et il s'est avéré qu'en tête de nos favoris, nous avons inconsciemment choisi le même : Annabelle. Il s'en est tout de même fallu de peu que la fille de ma meilleure amie Catherine, née dix jours avant, porte le même prénom. Pour preuve, la conversation que nous avons eue vers nos septièmes mois de grossesse.

— Salut Catherine, tout va bien pour toi ?

— Impeccable, merci et toi ?

— Tout est top, mais dis-moi, vous avez choisi le prénom du bébé ?

— Oui, oui bien sûr, et vous ?

— Oui, c'est fait, alors par précaution, on peut faire une petite vérification, juste au cas où on aurait eu la même idée ?

— Oui, nous ça commence par A et ça finit par E.

— Tu rigoles ou quoi ? Nous aussi ça commence par A et ça finit par E ! Bon, combien de lettres est-ce qu'il y a dans votre prénom ?

— Six.

— Ouf, pour nous c'est 9 !

On pourrait penser que c'est insensé, non ? D'autant que l'on avait choisi un prénom sonnait bien à la fois en français et en anglais vu que le papa est anglais. Au contraire, cela a beaucoup de sens. Quand des personnes sont synchrones dans la vie, on frôle ce genre de situation éberluante plus d'une fois.

Les premiers jours d'Annabelle.

Ce qui était moins concordant, mais tout aussi cocasse, ce fut le fiasco du retour à la maison. L'hiver avait choisi d'être rude, avec moins dix degrés dehors, et la chaudière d'être en rade. L'ancienne propriétaire avait griffonné le nom de l'entreprise chauffagiste à laquelle elle avait l'habitude de faire appel. Je m'empressai de les contacter. Comment dire ? La personne qui est arrivée ressemblait plutôt à un clown que l'on invite pour les fêtes

d'anniversaire des enfants. Dans le cas présent, Annabelle venait de naître, donc ce n'était pas d'un rigolo dont nous avons besoin.

Consciente des mauvaises conditions météo, j'offris une bière au dépanneur, puis deux, pensant qu'un café ne suffirait pas à le réchauffer pour réparer la chaudière installée dans l'abri juxtaposant la cuisine. Le premier jour, il ne trouva rien comme cause de la panne et à partir du deuxième jour, il commença à démanteler la *bête* avec selon lui une, deux, puis trois pièces à changer. Il ne nous en a fallu pas plus pour douter de ses compétences. En allant à l'épicerie locale au bout de notre rue, j'appris qu'il y avait un excellent plombier chauffagiste dans le village qui eut tôt fait de trouver l'anomalie. On renvoya *le clown de service* chez lui sans tambour ni trompette et les pièces présumées coupables furent remises en place.

En parlant de trompettes, j'allais oublier de dire à quel point j'étais aux anges de voir que ma fille a un petit nez doucement retroussé. Non pas que j'aie un nez à la Cyrano de Bergerac, mais le mien est un peu courbé, reste d'une blessure au basket-ball quand j'étais ado. Ainsi, je me pâmais longuement devant son nez mignonnet.

Les premières années d'Annabelle.

De ses premières sorties dans le froid rugueux du mois de janvier aux pots de naissance répétés pour montrer notre joyau à la famille et aux amis, de son premier pot de fruits avalé goulûment à ses premières carottes et jambon, de son premier voyage en Angleterre à l'âge de cinq mois pour un mariage familial, à ses premiers pas faits en décembre 1995, Annabelle a rempli chacune de nos cellules d'un bonheur accompli.

Le souvenir des mots prononcés du haut de ses trois ans, dont certains imprégnés déjà de culture franco-anglaise, continuent de nous faire sourire : un bisou sur le *neck (le cou)*, mon *bed (lit)* et d'autres phonétiquement amusants comme occupe-toi de tes *pouet-pouet*, les *fieurs*, il *pieure* pour fleurs et pleurs, *pauvre* corn pour pop-corn, la *guiace* pour la glace, et le magistral *Radiateur* désignant le film *Gladiateur*.

Les chansons du *bedtime* (l'heure du coucher) étaient, elles aussi, bercées par l'humour de son père qui lui susurrant *Close your eyes and I'll kiss you, tomorrow I'll miss you*, emprunté aux Beatles ou lui répétait en incantation *Go to sleep, go to sleep*. Quand c'était mon tour, j'entonnais un *Au clair de la Lune*, version n'importe quoi et quelques autres chansons enfantines *Le tournesol n'a pas besoin d'une boussole ni d'arc-en-ciel pour se tourner vers le soleil* ou encore : *Dans la forêt lointaine, on entend le hibou, du haut de son grand chêne, il répond au coucou, coucou hibou*.

Évidemment, les classiques de Walt Disney ravissaient notre ange à la porte du sommeil. Son morceau de prédilection était la chanson du film *Pocahontas* : *Que que natura, un jour tu verras, ton cœur chantera et tu comprendras*. D'un seul coup, les murs de la chambre s'estompaient pour laisser apparaître comme par enchantement l'arbre Grand-mère feuillage qui chuchotait des mots de tendre endormissement.

Les histoires aux sonorités franco-anglaises racontées nuit après nuit pour enrober de douceur les nuits de notre petite fille n'ont pas seulement peuplé ses rêves de princesses et d'héroïnes, elles ont envahi notre propre imaginaire. En tournant les pages de *Loup où es-tu ?* ou encore *The Big giant vegetable*, nous pénétrions chaque soir dans un lieu hors du temps aux décors multicolores et aux personnages s'animent comme par magie devant nos yeux ébahis.

Je voudrais qu'une fée bienfaitrice use de sa baguette magique pour nous faire revivre, ne serait-ce que quelques minutes, le moment où pour un bal du carnaval de l'école primaire, Annabelle, coiffée d'un diadème de reine, portait la robe de princesse en soie et organdi rose que je lui avais confectionnée.

Si cette fée pouvait aussi repasser les scènes où avec sa copine Camille, elle s'accoutrait de vieux rideaux et se parait de bijoux de toutes sortes puis se mettait à danser de manière endiablée. Les filles adoraient mes chaussures, elles n'avaient de cesse de les essayer toutes. Elles n'arrêtaient pas de peigner leurs poupées, de leur mettre des barrettes et des chouchous.

Il y a eu nos excursions imaginaires : nous montions dans la voiture inventée au pied de sa fenêtre. Il y a eu l'adoration des trois petits cochons de Walt Disney, la passion pour les fraises liée à la fête de l'école, l'engouement pour le jardinage et la senteur des fleurs.

En éternelle ébullition verbale, mentale et physique, sans jamais se démonter et faisant peu de cas des remontrances, quelques bobos et embûches sont survenus : un genou qui se coince contre le mur, tellement elle dort collée à la paroi, un accident avec le petit tricycle rouge de son frère après avoir dévalé une pente à la poursuite de ses copains plus âgés, avant de réaliser qu'il n'y avait pas de freins... Un deux trois, soleil... et un bel amonçage !

Annabelle, de l'adolescence à aujourd'hui.

Passer du royaume enchanteur de l'enfance aux secousses de la préadolescence en un été chamboula notre vie de famille avec beaucoup d'incompréhensions. Nos longueurs d'onde étaient devenues dissonantes. En tant qu'adultes, on comprenait bien que son esprit rebelle se retournait contre elle et lui occasionnait des souffrances, qu'aucun acte éducatif ne pourrait rien y changer et que cela faisait partie de la construction de son vécu pour échafauder sa personnalité à venir.

Le fait est que j'ai adoré voir briller mon adolescente préférée dans le tourbillon de ses faits et gestes, alternant avec les phases végétatives après une nuit de fête où elle était comme un poulpe échoué sur un rocher. J'ai adoré être happée par le rythme effréné de ces années d'adolescence dont l'énergie débordante nous irradiait par ricochet, nous les parents.

Les yeux remplis d'étoiles.

C'était au mois de juin 2005, à l'occasion d'un gala de danse de fin d'année. Annabelle attendait avec impatience ce moment-là. Elle adorait les chorégraphies créées par sa prof de danse. Nous avons tous pris place dans la salle : parents, grands-parents, frères et sœurs, friends du spectacle qui nous attendait. Après le gala Annabelle me raconta :

— Avant de monter sur scène, mon cœur battait extrêmement fort. Moi qui parlais tout le temps d'habitude, je suis restée muette et le trac m'a gagnée. Les traditionnels coups de balai ont été donnés, ce qui voulait dire que les interminables heures de préparation du gala trouvaient leur aboutissement. Dès que la musique a démarré, mon corps a commencé à se sentir léger comme une plume et mes yeux à se remplir d'étoiles tant la magie a opéré. Jamais je ne me suis autant amusée sur scène. Les différents tableaux du spectacle se sont enchaînés comme par miracle et toutes les danseuses s'en sont sorties avec brio. J'ai à peine perçu le froissement des tissus de nos costumes quand je croisais les autres ballerines tant ma concentration atteignait son maximum. La scène ne transpirait pas seulement de nos corps, mais aussi du bonheur omniprésent que la danse nous procurait. À la fin, il y a eu des tonnerres d'applaudissements. J'ai aperçu au loin l'expression de vos visages épanouis, ce qui m'a rendue encore plus heureuse. À chaque fois que je me remémorerai ce jour-là, un sourire se dessinera sur mes lèvres. Cette expérience m'a fait gagner en confiance et m'a permis de vivre un morceau de vie inoubliable.

Nous avons essuyé les tempêtes de l'adolescence d'autant plus facilement que nous avons connu d'énormes bosses de rigolade. Je serai éternellement reconnaissante à Annabelle de pimenter ma vie avec ses drôles de réparties, ses salves du tac au tac et ses grimaces truquées ou non, immortalisées sur nos téléphones. Au lendemain de ses vingt-sept ans fêtés hier, je lui déclare encore une fois mon amour inconditionnel. Quoi qu'elle fasse, dise ou pense, où qu'elle aille, je ne pourrai qu'être sa fan fidèle, le cobaye volontaire de ses plaisanteries hilarantes, une partenaire de shopping hors pair et la confidente des jours clairs et obscurs.

\*

*A comme amies*

*Le 7 janvier 2021*

Ce matin, en voyant la voiturette de la poste se garer devant chez moi, je le savais ! Et pendant que la factrice me parlait : « Bonjour madame, bonne année à vous, c'est pour vous », et que je répondais : « Bonne année à vous aussi », j'avais d'autres pensées en tête.

Chouette, ils sont arrivés, les quatre mugs customisés que j'ai commandés pour mes divas. J'ai choisi l'inscription *Life Is Better With Sisters* (la vie est meilleure avec des sœurs) et quatre motifs nous représentant de dos,

en tenues de ski personnalisées : fuseaux noirs et blancs, pulls jacquard de Noël rouges et blancs et bonnets du père Noël avec nos prénoms en dessous : Béatrice, Sinh, Sylvie et Tracey. Ces mugs sont très symboliques de l'amour que je vous porte. Oui, d'accord on est toujours partantes pour boire un thé ensemble et pas que ! Cette fois-ci, je pensais plutôt aux tasses que nous avons bues toutes les quatre dans notre vie, au sens figuré, aux coups durs que nous avons essuyés, surmontés, évacués ensemble pour avancer main dans la main. Je vais vous offrir ces tasses après-demain et je vous dirai à quel point je souhaite encore m'abreuver à votre source d'amitié gorgée d'abondance, de nos affinités d'âmes sœurs parfaitement alignées pour les péripéties ascensionnelles de la vie et nos folles cascades de rires.

Je n'ai pas l'immense talent de Jean de la Fontaine pour brosser les portraits des gens. Je veux malgré tout me prêter à cet exercice pour quelques amies.

Tracey est une Anglaise de Coventry dans les Midlands, un comté au centre de l'Angleterre, et ça, ce n'est déjà pas un hasard !

À quinze ans, j'ai eu l'occasion d'aller pour la première fois en Angleterre dans la charmante ville provinciale de Leamington Spa très proche de Coventry. J'y ai passé plusieurs étés pour parfaire mon anglais chez un couple Jill et Tom qui m'ont accueillie comme leur fille. Chez eux, j'ai fait bien plus que perfectionner la langue anglaise : Jill étant fan de gastronomie française. Sa cuisine croulait sous les livres de recettes, les casseroles et les faitout en tous genres où elle concoctait des plats savoureux au quotidien. Cela impliquait que je prenais cinq kilos en quinze jours lors de chacun de mes séjours. Tom lui était passionné de voitures anciennes et avait deux splendides Morgan décapotables.

Ce qui nous valut une anecdote assez rocambolesque. Tom travaillait comme directeur de banque à une quinzaine de kilomètres de chez eux.

— Va te promener en centre-ville, fais tout le shopping que tu veux et nous rentrerons ensemble en Morgan, me dit-il un soir.

— J'ai trop hâte, je ne suis jamais encore montée dans une décapotable, cela doit être top ! En plus, il fait beau et sillonner la campagne anglaise sous le soleil, ça vaut le détour.

Ce que je n'avais pas imaginé, c'est qu'il me proposerait de conduire sa voiture pendant plusieurs kilomètres. J'avais mon permis en poche depuis moins d'un an. Bien que je sois consciente de mon manque d'expérience, ce challenge était trop grisant.

Une fois dans le parking souterrain de la banque, je m'installe dans la voiture avec typiquement le volant à droite. La démonstration du passage de vitesse, de l'embrayage et des freins me satisfaisant, je prends la montée pour sortir du parking et naturellement je m'engage sur la route... Du côté droit ! Et là j'ai pu constater que le flegme britannique était bien une réalité. Au lieu de s'énerver ou de crier un grand coup, mon ami a attendu quelques

mètres avant de me dire posément que j'étais du mauvais côté de la rue. Moi j'étais bien moins zen et je lui ai redonné le volant en toute hâte.

Pour mes études universitaires en maîtrise LEA anglais allemand, il fallait séjourner six mois dans chaque pays de la langue étudiée. C'est donc sans aucune hésitation que j'ai choisi d'aller à Coventry, jumelée avec mon université française. Tracey y habitait à l'époque, mais nos deux chemins ne se croiseraient qu'une douzaine d'années plus tard.

Ce qui frappe chez Tracey, c'est qu'elle rayonne d'une gaieté qui vous émoustille, qu'elle vous enveloppe de son rire contagieux et qu'elle déborde d'énergie. Ce qui nous anime le plus toutes les deux c'est quand la justice est pourfendue. Dans ce cas-là, on fait bien plus que bavarder légèrement, c'est comme si l'on sortait nos épées de soldats et tranchions symboliquement les ennemis du bien. Déjà qu'à l'ordinaire, Tracey a une gestuelle très éloquente, je vous laisse imaginer la scène de nos *Don Quichottes* régulières. Je dois finalement parler de son sens aiguisé du relationnel quand elle accueille les clients de ses chambres d'hôtes venus du monde entier. Elle ne se départit jamais de son naturel et ses invités n'en sont que plus satisfaits, buvant les paroles de cette tonique raconteuse d'histoires. Je jubile quand en retour, elle nous conte les aventures de ses vacanciers. Un jour, un Anglais sort de sa chambre pour se rendre à la piscine à une centaine de mètres dans le jardin. Amusé, il regarde Mike, le mari de Tracey, en train d'asséner de forts coups de pelle sur quelque chose et lui dit :

— Tout va bien, Mike ?

— Oui, aucun souci.

En passant plus près, l'anglais voit que la chose en question est une couleuvre échappée du ruisseau voisin. Encore une fois, le flegme britannique opère et ce vacancier avide de sensations de bien-être passe son chemin sur ces mots :

— *Nevermind, good luck* Mike (ah bon, bon courage).

Beaucoup d'entre nous auraient été stupéfaits ou auraient poussé des cris. Le plus drôle, c'est que Tracey et Mike ont mis au point un système pour s'avertir mutuellement de l'invasion inattendue même si occasionnelle des reptiles avoisinants. Tracey entonne un air de musique, variant les volumes afin d'attirer l'attention de Mike et de provoquer son intervention avant que les clients ne s'en aperçoivent !

Cela fait désormais plus de 15 ans que Trace et moi nous sommes rencontrées. Elle et Mike voulaient perfectionner leur français pour mieux accueillir leurs clients et s'intégrer en France de manière optimale. Dans la série des coïncidences qui pimentent notre vie, j'apprenais que Mike était originaire de Bochum, la ville du nord de l'Allemagne où j'avais séjourné pendant six mois pour y parfaire mon allemand pendant mes études.  $E = MC^2$ , cette formule einsteinienne va à ravir à notre amitié. L'équation serait plutôt Bochum + Coventry = France XXL. Le savant mélange de nos passions respectives pour les langues et cultures étrangères et le goût du vécu à

l'international nous auront réunis en France, un pays riche en terroir, nous invitant à œuvrer pour la diversité culturelle chère à nos cœurs.

L'une des autres rencontres les plus importantes de ma vie, je l'ai faite à l'automne 1987 et là encore, ce n'était pas prévu d'arriver.

Après cinq ans de vie en Angleterre, mon mari anglais et moi avons voulu revenir en France pour nous rapprocher de la famille vivant à Saumur. Ne souhaitant pas pour autant quitter la proximité par rapport aux proches anglais, la région des Pays de Loire nous paraissait idéale géographiquement. Comme nous habitions sur un bateau de croisière sur la Tamise aux abords de Windsor, nous rêvions de traverser la Manche pour venir nous amarrer à Nantes. Malheureusement, la capitainerie nantaise refroidit nos ardeurs avec leurs explications toutes réglementaires qui nous firent clairement entrevoir que l'expérience ne serait pas favorable en France. Adieu la belle vie de marinières !

Je me mis en quête de trouver un travail et je décrochai rapidement un poste d'assistante de direction à la technopole de Nantes. Entre-temps, le destin s'en mêla et Mark, après un stage effectué à Saumur dans une grosse entreprise spécialisée en électronique, recevait une proposition d'embauche en tant qu'ingénieur. Nous n'allions surtout pas refuser. Mark avait épousé une Française, mais pas encore la langue française.

Dans les démarches finales de sa candidature, une visite de l'usine a été organisée par le directeur du laboratoire de recherches de l'entreprise où les épouses étaient conviées.

— Tu noteras bien tout ce qu'il dit, car il parle dans sa barbe et je ne comprends rien, m'a dit Mark avant de partir en visite.

J'ai eu moi aussi beaucoup de mal à comprendre ce qu'il disait, car c'était un vrai moulin à paroles. J'ai pu saisir l'essentiel, heureusement. Il était clair que la priorité était l'intégration de mon mari dans la culture française et je renonçai à mon emploi pour venir nous installer à Saumur.

Tout frais mariés en octobre 1987, surtout tout frais débarqués de Londres, la merveilleuse, j'ai été envahie par un léger parfum de tristesse de me retrouver à Saumur, petite ville provinciale de moins de trente mille habitants où j'imaginai difficilement trouver un travail à la hauteur de mes espérances et de mes compétences. Comme toute personne normale qui recherche un emploi, j'achetais le journal local que je parcourais, dépitée, presque déjà convaincue qu'il n'y avait rien pour moi à Saumur. J'y avais grandi et j'avoue que même du haut de mon jeune âge à l'époque, j'avais été frappée par un certain immobilisme bourgeois et l'ambiance guindée de la ville. Quand j'étais partie faire mes études supérieures, je m'étais promis de choisir une ville ligérienne plus animée si je revenais dans le coin. Plus tard, je m'étais aussi dit haut et fort « tu n'épouserai surtout pas un Anglais ». Même si j'adorais presque tout de l'Angleterre, la musique, la campagne, *les fish and chips*, les pubs et beaucoup d'autres aspects de la culture britannique, je trouvais les hommes anglais un peu fades et mous ! *Never Say Never*, il ne

faut jamais dire jamais. J'ai rapidement changé de goût et d'avis et j'ai vite saisi que mon a priori était comme une goutte d'eau dans l'océan infini des possibles quand j'ai eu le coup de foudre pour mon *anglais* à moi.

L'annonce du journal relatait qu'un Centre d'étude des langues à la Chambre de commerce et d'industrie de Saumur venait de voir le jour et qu'il était possible d'y suivre des formations en anglais, allemand, espagnol et italien, que l'on soit un particulier ou une entreprise. Je pensai tout haut « *Qui a besoin d'apprendre des langues étrangères ici à Saumur, ville si peu ouverte sur le monde !* » Encore un cliché que je ravalai bien vite dans la mesure où je ne me voyais pas rester prostrée à la maison sans rien faire pendant que Mark lui accumulait les heures pour réussir son intégration professionnelle. C'est là que j'ai découvert les vertus de l'écoute de mon intuition. Autant m'occuper plutôt que me lamenter. Si j'avais su qu'en franchissant le seuil du centre d'étude des langues, j'allais rencontrer une âme sœur en la personne de Sinh !

Une belle brune de trente-quatre ans au vif regard légèrement bridé et à la peau blanche immaculée (j'apprendrai rapidement qu'elle est franco-vietnamienne) m'accueille avec une allégresse communicative. Son enthousiasme contagieux pour son tout nouveau projet de centre de formation en langues auprès des entreprises est en parfaite harmonie avec ma passion pour les langues étrangères. Spontanément, je passe plusieurs heures bénévoles par jour à aider du mieux que je peux, sans rien attendre en retour. D'emblée, nous nous plaisons !

Sinh est drôle. Je n'oublierai jamais l'expression qu'elle a utilisée pour parler de ses origines : je suis *mâtinée cochon d'Inde*. De père vietnamien qui a fui son pays sous peine d'être exécuté et de mère thouarsaise, elle est née à Londres et y a passé les sept premières années de sa vie. Son accent anglais rivalise en beauté avec celui de la Reine d'Angleterre ! Un jour, elle me raconte la scène insolite de son père, *le petit jaune*, en short tropical, chemise légère et chaussettes hautes se rendant dans les Deux-Sèvres pour courtiser sa mère, une campagnarde du cru.

Un autre jour, elle me confie qu'elle ne peut pas ingurgiter une goutte d'alcool comme beaucoup d'Asiatiques, du fait d'un variant génique provoquant rapidement des signes d'intolérance. Je pus le constater le jour de ses quarante ans où malheureusement les stagiaires de son cours d'anglais insistèrent pour trinquer avec elle à sa santé. Quand elle rentra au bureau, elle était en rollers et elle distribua des bonbons en formes de cœur tout l'après-midi. Nous pensions qu'elle ne le ferait que pour nous, ses collègues, mais non, elle s'engouffra dans l'ascenseur pour descendre à la Direction au premier étage et en distribuer au président de la Chambre de commerce qui vit l'arrivée de cette bouffonne du roi comme un oiseau de mauvais augure. Elle ne s'en rendit pas compte et poursuivit sa distribution pendant un bon petit moment.

Après deux mois de journées passées à monter le centre de langues, Sinh m'annonça qu'elle avait grand besoin d'une assistante et qu'un rendez-vous était pris avec le directeur de la formation pour une embauche potentielle. L'entretien n'a pas manqué de piment.

J'avais fait mes armes professionnelles en Angleterre, au pays du management participatif où tout le monde se dit *tu*, où les lettres se terminent par *Best regards*, et non pas *Je vous prie d'agréer Madame, Monsieur l'expression de mes salutations distinguées*, où, en bref, le formalisme n'a pas lieu d'être. Venue de ce moule sans hiérarchie verticale et éprise de la certitude que c'était pareil en France, je commençai l'entretien complètement détendue, me sentant d'égal à égal avec le directeur. Rapidement, un poste me fut proposé, mais il y avait un problème de taille : nous avions réservé notre lune de miel au Kenya avec Mark, six mois après le début de mon contrat, pour une durée de trois semaines.

— Je serai partie pendant trois semaines l'été prochain pour ma lune de miel, affirmai-je avec l'assurance de mes vingt-sept ans.

En un flash, le directeur se retourna vers Sinh.

— Tu crois qu'on peut l'embaucher alors ? lui dit-il sans se démonter.

D'un seul coup, je réalisai que je devais paraître trop sûre de moi et que j'avais de la chance qu'il ait un grand sens de l'humour. J'avais beaucoup d'autres choses à apprendre sur la culture d'entreprise française et Sinh était le mentor rêvé. Après trois années passées ensemble, elle me laissa les rênes du centre d'étude des langues. Travaillant pour la même structure, nous avons continué à nous voir pendant les réunions de service du lundi matin pendant des années. Ce qui nous a toujours rassemblées, c'est le même état d'esprit, le souci du service bien fait, de l'attention à l'autre sans *rouler des mécaniques*, tout en restant humble.

Alors évidemment, le jour où nous avons suivi une formation en management assurée par un consultant qui aimait étaler sa science et surtout son arrogance, nous avons fait un coup d'éclat. Dès son introduction, le formateur se vantait d'avoir coaché avec succès les sportifs de haut niveau. Il induisait que beaucoup de gens n'étaient pas à la hauteur à ses yeux et que sa méthode de coaching était la seule et la meilleure pour pallier ça. Se croyant original, il mit une chaussure sur la table pour prouver qu'il était capable de tout. Sinh et moi échangeâmes un regard complice. Je ne sais pas ce qui me traversa l'esprit, mais je donnai un défi au formateur.

— Vous n'êtes même pas capable de descendre à la cafétéria devant tous les apprentis avec une seule chaussure puisque vous avez enlevé l'autre.

Et Sinh fouilla dans son sac pour en sortir un beau nez rouge en plastique qu'elle fixa sur son propre nez en esquissant un sourire d'empaffée volontaire. Le *sieur de ces lieux* était loin d'apprécier. Il est allé s'en plaindre à la direction. Notre évaluation de fin de formation fut loin d'être élogieuse !